

LE GANG DU BIBERON

PHILIPPE SÉGUR

—

LE GANG DU BIBERON

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris 2022.
ISBN : 978-2-283-03489-7

« Quel est le salaire des bienheureux ?
Après le combat qu'y aura-t-il pour eux ? »

Angelus Silesius,
Le Voyageur chérubinique, I, 292.

1

Nous foncions, sûrs de nous, en direction de nulle part. Depuis un moment, j'y pensais. Prendre la fuite, ne plus rendre de compte à personne. Après tout, nous sommes des voyageurs sur la terre et jusqu'au bout, le terme du périple nous demeure inconnu. Alors, puisqu'il faut tôt ou tard quitter la partie et que l'issue n'est pas discutable, pourquoi ne pas prendre les devants et ficher le camp tout de suite ?

Au fil du temps, j'avais acquis une idée assez précise de la question. J'étouffais dans mon métier, j'étouffais dans mon pays, j'étouffais dans ma vie (sans parler de mon corps que je trouvais trop flasque). La solution s'imposait de manière évidente. Le soir venu, je l'exprimais entre deux crises de larmes devant une bouteille de porto.

« Je veux en finir ! je gémissais. J'en peux plus ! »

Au début, Alma prenait peur.

« Tu me fais peur, Hank », elle disait.

Elle me fixait, les yeux écarquillés. J'avais horreur de cet air-là. L'air de croire que j'allais commettre une bêtise. Comme si le fait de boire, combien ? cinq, six verres de vin, rarement plus que la bouteille, pour faire descendre mes anxiolytiques et mes antidépresseurs suffisait à me rendre suicidaire. Son manque de confiance était énorme. Son manque de confiance me démoralisait. À quoi bon se faire prescrire des arrêts de travail dans ces conditions ? Je pleurais deux fois plus de me sentir aussi incompris par ma femme.

« Chérie, tu me comprends pas, je reniflais. J'veux partir. »

Alors Alma prenait vraiment peur.

« Tu me fais peur, Hank », elle répétait.

À force d'explications et de porto, elle avait fini par saisir ce que je voulais dire. Au bureau, je m'étiolais. J'étais soumis aux caprices des petits chefs, aux intrigues de couloir, à la médiocrité des gestionnaires. Je n'avais aucun avenir et ne le supportais plus. Seulement, hors du bureau, c'était pire. La routine de notre vie m'exténuait. Les gosses, le travail, les courses, les gosses, les

factures, les repas, les gosses, les transports, le ménage, impossible de s'évader.

Quand j'allumais la télé, un nœud de serviette se serrait dans ma gorge. Nous allions tous mourir. Pulvérisés par des terroristes, contaminés par un virus, emportés par une tempête. Puis nous perdriions notre emploi à cause de la crise. Nous serions réduits à la misère, sans retraite, sans eau ni électricité, à cause de l'effondrement. Et pour finir, le fisc nous prendrait tout. Ou alors dans l'ordre inverse, mais ça n'avait pas d'importance, puisque, morts ou vifs, le fisc nous prendrait tout quoi qu'il arrive. Mon analyse était imparable : la France était foutue, fallait se tirer à l'étranger.

« À l'étranger ? s'était enquis Alma en haussant un sourcil intéressé. Tu penses à quoi ? Rome, Madrid, New York ?

– Je pense à Calcutta, j'avais dit. Le Bengale, c'est pas loin de Bénarès et de la route des ashrams. Nous pourrions apprendre le bengali, trouver un maître spirituel, redonner du sens à notre vie. »

Alma avait accueilli ce projet avec enthousiasme. Mais un enthousiasme mesuré. À vrai dire, je n'étais pas sûr d'avoir compris le fond de sa pensée. Alma ne répondait jamais avec clarté

aux questions qu'on lui posait. Il semblait que le fait que nous ayons trois jeunes enfants, dont le dernier n'avait pas un an, la faisait hésiter à les acclimater à un pays infesté par le paludisme, le chikungunya, la dengue, la typhoïde, la lèpre, les chauffards, et situé à plus de huit mille kilomètres des urgences de l'hôpital gascon le plus proche.

J'en avais conclu qu'elle n'était pas contre, mais qu'il fallait qu'elle s'habitue à cette idée.

« Alors, pour le Bengale, tu as réfléchi ? » j'avais demandé le lendemain.

C'était un samedi, en fin de journée. Nous étions au salon, environ soixante-quinze centilitres après le saut du bouchon.

« Et si nous partions plutôt en vacances à l'étranger ? elle avait rétorqué, essayant de faire diversion.

– En vacances ? Quel rapport, en vacances ? »

Eh bien, des vacances à l'étranger nous permettraient d'effectuer quelques repérages et surtout de vérifier si nous étions capables de nous expatrier. Elle avait ajouté que rien ne nous interdisait de partir « un petit peu à l'aventure ». Je l'avais prise au mot. Enfin surtout le dernier. Parce que les premiers me dérangeaient, je les trouvais médiocres. Je n'aimais pas les mots « un

petit peu ». De façon générale, l'idée de vivre « un petit peu » me donnait envie de pleurer.

« L'aventure, oui, j'aimerais bien », j'avais lâché.

Mon menton s'était mis à trembler.

« Mais tu crois que tu en aurais la force, ma chérie ? »

J'avais vu une fusée éclairante s'allumer dans ses yeux. Un feu de Bengale, c'était de bon augure.

« Et pourquoi j'en aurais pas la force ? elle avait répliqué. Parce que je suis une femme, c'est ça ? »

J'ai omis de préciser qu'Alma était susceptible. Elle militait au FUCK. Un mouvement féministe assez radical qui prônait la ségrégation hommes/femmes et recommandait à celles-ci de ne pas se marier, de ne pas faire d'enfants et surtout de ne JAMAIS partir en vacances avec quelqu'un du sexe opposé. Moi, du moment que ça ne perturbait pas notre vie de couple, je trouvais ça très bien.

De fait, son engagement au FUCK était un succès pour notre vie familiale. Elle y avait trouvé un équilibre, une cause à défendre, un terrain sur lequel je ne pouvais la concurrencer. Ça la rendait ombrageuse sur le chapitre de l'égalité.

En particulier pour certaines tâches ménagères. Les courses alimentaires, par exemple. Elle se les réservait avec une jalousie d'amazone. Pas question que j'ose envisager de les faire à sa place. Avec Alma, fallait pas plaisanter sur la question féministe.

« L'aventure, c'est seulement pour les hommes ? elle avait poursuivi sur un ton offensif.

– Pas du tout, j'avais dit. La question se poserait pour n'importe qui, mon poussin.

– JE SUIS PAS TON POUSSIN !

– Non, bien sûr, ma petite chér...

– JE SUIS PAS TA PETITE !

– D'accord, Al... »

J'avais avalé le « ma ». Une syllabe dangereusement possessive. Ma gorge avait fait un bruit de lavabo qu'on débonde.

« Je voulais dire que partir à l'étranger avec trois jeunes enfants, dont le dernier n'a pas un an, et à des milliers de kilomètres de l'hôpital gascon le plus proche, ça n'est pas à la portée de tout le monde, chérie.

– En tout cas, je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas à la mienne », elle avait continué, toujours piquée au vif.

C'est alors qu'elle avait remarqué mes yeux. Des soucoupes de lait pour chats.

« Je veux dire que je pourrais sûrement le faire, elle s'était reprise. Surtout si c'était important pour toi, Hank.

– Même s'il s'agissait de lever l'ancre demain ? j'avais demandé.

– Sans problème, elle avait fait. Ce serait sans problème.

– OK, j'avais dit en me redressant. Allons faire les bagages. On part demain à sept heures. »

Je m'étais levé d'un bond. Elle était restée pétrifiée. Le médecin venait de me prescrire une semaine d'arrêt de travail. Comme tous les ans, Alma avait pris huit jours de congé pour faire des plantations dans le jardin. Rien ne s'opposait à ce que nous mettions la clef sous la porte.

« Attends, elle avait fait, l'œil aigu, la voix responsable. Tu n'oublies pas quelque chose ? »

Oublier quelque chose ? J'avais porté la main à mon front, je m'étais tâté les poches. J'avais pris mes comprimés, la bouteille de porto était rebouchée. Non, je ne voyais pas.

« Les enfants, elle avait dit. Tu oublies les enfants. »

Oui, les enfants. Et alors, les enfants. Je ne voyais pas où était le problème. L'aventure, les horizons lointains, le départ impromptu le

lendemain à sept heures. Qu'est-ce qu'elle me voulait avec les enfants ?

« Je te rappelle qu'ils ont école, elle avait martelé.

« Que le petit n'a plus de couches ni de lait.

« Et qu'il n'a que neuf mois. »

Malgré l'obscurité du propos, je n'avais pu me défendre d'un mauvais pressentiment. Ça ressemblait à une réponse de l'administration fiscale à une demande d'exonération. Est-ce que ça ne faisait pas *no, niet, nada*, par hasard ? Ça m'avait tout l'air d'une fin de non-recevoir. J'en avais déduit qu'elle n'était pas contre, mais qu'elle demandait à être rassurée.

« Sois rassurée, chérie », j'avais fait.

J'allais m'occuper de tout. Un courrier électronique à l'école pour prévenir que des événements familiaux nous contraignaient à nous absenter la semaine prochaine. Une virée nocturne à l'hypermarché le plus proche pour acheter tout ce dont nous avons besoin. Un autocollant « Bébé à bord » sur nos valises pour prévenir que le petit dernier n'avait que neuf mois. Et voilà : les obstacles étaient levés.

« Attends, elle avait fait. Tu oublies quelque chose. »

Incroyable quand même, cette tendance à se répéter.

« On s'y prend un peu tard, elle avait ajouté. Tu ne trouveras jamais des billets pour partir demain à Calcutta. »

Elle m'avait jeté un regard attristé. Notre rêve commun s'effondrait, ce n'était pas de chance. Cependant j'avais une règle d'or : je ne me laissais jamais atteindre par le pessimisme des autres (seulement par le mien, c'est ce qui faisait ma force).

« Qu'à cela ne tienne, Alm. Pour une aventure à l'étranger d'une semaine, pas besoin de billets d'avion. »

Elle m'avait adressé un regard interrogateur.

« La frontière espagnole n'est pas loin, j'avais ajouté. En voiture, il faut deux heures pour la franchir et ensuite, cap vers le sud ! Aussi loin qu'on pourra ! »

Elle n'avait plus rien objecté. Alma calculait vite : une semaine de vacances en Espagne, même à l'improviste, c'était bon à prendre. J'avais poussé mon avantage : « Pas de GPS et on laisse nos téléphones à la maison, OK ? On a besoin d'une vraie coupure. » Elle avait acquiescé d'un hochement de tête machinal. Elle était à

Madrid, elle était à Séville, elle était à Tolède. Des arcades de fête s'allumaient dans ses yeux.

Et c'est ainsi que le lendemain, un dimanche de mars, à sept heures, nous prenions la route vers le sud sans savoir où nous allions. Le petit à l'arrière babillait. Ses sœurs somnolaient. Alma s'enthousiasmait. Le pays des castagnettes et de Pedro Almodóvar nous attendait, un pays délicieux, synonyme de ce que la culture latine avait produit de meilleur. Quant à moi, j'étais hilare. Dans deux heures, la France se trouverait derrière nous. La routine, la vie de bureau, les impôts, la crise, les terroristes, l'effondrement, nous n'allions plus en entendre parler.

2

« Alors, les enfants, à gauche, à droite ou tout droit ? »

Personne ne répondait. Ça dormait ferme à l'arrière. La tête de Lino dodelinait contre les montants du siège auto. À chaque cahot, il suçotait rageusement sa tétine comme pour s'accrocher au sommeil. Lilirose, quatre ans, plongeait sur lui depuis son rehausseur, un rideau de bouclettes devant le visage. Marnie, huit ans, était à demi couchée sur sa sœur. On aurait dit un bosquet de moutards après la tempête.

Nous approchions d'un carrefour décisif, la question de la direction à prendre se posait. À gauche, nous nous dirigerions vers la frontière catalane pour longer la côte méditerranéenne en direction de Barcelone. Tout droit, ce serait le tunnel du Puymorens, puis la traversée des plaines désertiques de l'Aragon vers Madrid. À droite, nous partirions au Pays basque et

prendrions le chemin des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle vers Burgos. Alors, les enfants, à gauche, à droite ou tout droit ?

« Tu n'as pas fait l'itinéraire ? » a dit Alma, stupéfaite.

– Tu plaisantes, j'ai répondu. On part à l'aventure, Alm.

– Tu veux dire que tu ne connais pas le chemin ?

– Pour quoi faire ? » j'ai demandé.

Elle m'a jeté un regard de bête traquée. Un peu comme si elle réalisait que ma chemise se ficelait dans le dos et qu'elle avait été prise en stop par un évadé d'un asile psychiatrique.

« Pour quoi faire ! Mais Hank ! Pour éviter de se perdre !

– Pour quoi faire ? » j'ai répété, la nuque raide, les yeux rivés à la route.

Elle a tourné vers moi un visage angoissé.

« Hank, on va où exactement ?

– Pas la moindre idée, j'ai fait, regard sur la ligne d'horizon, mains solidement arrimées au volant.

– Tu ne sais pas où on va ? Avec trois enfants dans la voiture, dont un qui n'a que neuf mois ! Tu nous emmènes à l'étranger, dans un pays

hostile, et tu ne sais pas où on va ? C'est comme ça que tu protèges ta famille ? »

J'ai laissé Alma s'échauffer. Elle avait des idées compliquées au sujet de ce que devaient être un homme et la répartition des fonctions au sein du couple. Elle voulait un mec au sens le plus viril et testostéroné du terme, mais en moins masculin, en plus sensible et aussi efféminé que possible. Ça donnait des trucs bizarres, des impératifs contradictoires, un idéal impossible de macho délicat et soumis, je n'y comprenais rien.

D'habitude, ça me démoralisait. Ou bien ça m'énervait d'abord et me démoralisait ensuite. Enfin, dans tous les cas, je me mettais à chialer. Nom de Dieu, j'étais un homme, qu'est-ce qu'elle attendait de moi à la fin ? Cette fois, la situation était différente : notre aventure espagnole me galvanisait et c'était moi qui tenais la barre. J'étais bourré de testostérone.

Arrivé au carrefour, j'ai donné un coup de volant vers le bas-côté de la route. La voiture a pilé, rompant net le chapelet de reproches. C'est bon à savoir : rien ne vaut un freinage brutal pour couper court à une dispute. Sauf quand la dispute porte sur une question de sécurité. Dans ce cas, il n'est pas impossible que ça relance les récriminations, on ne peut pas penser à tout.

Alma m'a lancé un regard lourd de récriminations.

« T'inquiète pas, chérie », j'ai fait.

J'ai sorti mon canif de ma poche. Je l'ai déplié, posé d'un air martial au-dessus du tableau de bord. J'ai fixé Alma droit dans les yeux. La virilité suintait par tous mes pores.

« Qu'est-ce que tu fais ? elle a demandé.

– Rahan, j'ai répondu.

– Quoi Rahan ? elle a dit.

– Le fils des âges farouches », j'ai fait.

Rahan était un personnage de bande dessinée créé par André Chéret et Roger Lécureux à la fin des années 1960. Il vivait à l'époque préhistorique et avait été élevé par Craô dans une tribu d'*Homo sapiens*. C'était un aventurier errant. Chaque fois qu'il reprenait la route après avoir combattu des tigres dents de sabre ou des sorciers anthropophages, il faisait tourner son coutelas posé au sol et la pointe de la lame lui indiquait la direction à prendre. Je trouvais ça terrible.

« Eh bien, quoi, le fils des âges farouches ? » a dit Alma.

J'ai saisi le couteau par le milieu entre le pouce et l'index. Je lui ai imprimé un mouvement de

rotation. La lame a pivoté telle l'aiguille d'une boussole, puis a fini par s'immobiliser.

« Le coutelas de Rahan a parlé, j'ai fait.

– Et qu'est-ce qu'il a dit ?

– Tunnel du Puymorens, j'ai répondu. Nous pas nous emmerder avec droite et gauche. Nous passer droit devant par désert d'Aragon. »

Je lui adressais le regard le plus mâle que je pouvais composer, un regard irrésistible de brute préhistorique.

« Ça pas être facile, j'ai ajouté. Ça être défi pour famille de Rahan. Mais ça être rudement beau aussi. »

Elle a haussé les épaules. J'ai cru que les reproches allaient reprendre. Mais une voix claire est venue de l'arrière.

« T'es vraiment le fils de Craô, papa ?

– Oui, ma chérie.

– T'es trop fort. »

Notre fille aînée, Marnie, s'était réveillée et venait au secours de sa brute préhistorique de père. Muni de ce sauf-conduit, j'ai rallumé le moteur et, saturé de confiance masculine, j'ai mis le cap sur le tunnel du Puymorens.

Peu avant de franchir la frontière, j'ai mis la radio en marche. Une voix pédagogique en est sortie. Le journaliste détachait les mots en

appuyant sur les syllabes comme s'il s'adressait à un public de demeurés :

« Google vient de publier par erreur les données privées de deux-cent-quatre-vingt-deux mille personnes. Leurs noms, adresses et numéros de téléphone ont été mis en ligne alors qu'ils étaient censés rester confidentiels. »

J'ai coupé la radio. J'ai débranché mon esprit. J'ai largué tout ce qui me rattachait à la vie imbécile. Nous traversons Bourg-Madame, la ville-frontière qui jouxtait Puycerda. Nom de Dieu, quelle forme je tenais ! J'emmerdais Google, j'emmerdais les informations, j'emmerdais toute forme de contraintes. Ouais ! Cette fois, ça y était. Nous étions hors d'atteinte, partis pour de bon et sans laisser d'adresse.

3

Nous avons parcouru six cents kilomètres dans la journée. Les nerfs de Lino ont lâché pour la première fois alors que nous longions le lac aux eaux vertes de la sierra d'El Cadi. Sur le bord de la route, la terre et la roche étaient rouges. Le petit s'est mis à glapir. J'ai refusé qu'on s'arrête. Nous étions lancés, ça allait faire tomber la moyenne. Marnie lui a administré un biberon. Un *shoot* de deux cent cinquante millilitres de lait en dix minutes. Il a replongé aussitôt dans un sommeil béat, yeux révulsés, lèvres humectées, tel un alcoolique bienheureux et repu.

Vers Manresa, Marnie a disputé à Lilirose l'accoudoir de son rehausseur. Sa sœur a refusé de le partager. « T'as qu'à en avoir un », elle a fait derrière ses bouclettes. Marnie a tenté de le lui arracher. Alma s'est fâchée et lui a envoyé une chiquenaude sur le genou. Marnie

s'est renfrognée, scandalisée par cette injustice. Devant nous, la terre était de plus en plus rouge. Les montagnes en pains de sucre dessinaient des silhouettes noires à l'horizon.

Les nerfs de Lino ont lâché pour la seconde fois à l'approche de Cervera. Ses cris ont fait vibrer nos tympanes comme des bourdons de cathédrale. Je n'avais plus connu ça depuis le concert de Nirvana au Zénith de Paris en 1994. « Il faut faire quelque chose, a supplié Alma. Ils ont besoin de se détendre. » J'ai refusé de m'arrêter. Il n'y avait pas d'ombre, pas d'aire de repos. Sur le piémont en terrasses brûlées, les arbres se cherchaient dans une végétation malade. Et puis, nous étions lancés, ça allait faire tomber la moyenne.

Une demi-heure plus tard, j'ai freiné d'un coup sec sur un espace de stationnement désert. J'avais changé d'avis, il leur fallait une pause. Je suis sorti de la voiture en courant, je suis passé devant l'épave d'un camion. J'ai regardé de tous côtés. Ça puait la pisse chauffée au soleil. J'ai ouvert ma braguette et me suis soulagé sur la jante du semi-remorque.

« Les enfants ! Venez galoper pour vous détendre un peu. »

Un chemin bucolique descendait vers une campagne toute mignonne, avec de petits arbres en contrebas, de petits champs bordés de petits murets. Tout était petit, c'était adorable. Marnie est arrivée en courant, les bras à l'horizontale. Lilirose trottinait derrière. « T'as pas le dât de pas m'attende ! » elle pestait. « T'as qu'à avoir de grandes jambes », a crié sa sœur sans se retourner.

Je me suis engagé le premier sur le chemin. Alors seulement j'ai remarqué ce qu'on cultivait dans le coin. Un étron, un petit tas de papier hygiénique, un étron, un petit tas de papier hygiénique. Il y en avait à perte de vue dans les prés, un océan roussi de déjections.

« C'est bon, les enfants, j'ai fait. Assez galopé, on repart.

– Quoi ! s'est exclamé Marnie. On vient à peine d'arriver !

– Discute pas, j'ai dit. On a de la route. »

Je suis reparti en direction de la voiture et j'ai pris Lilirose dans mes bras au passage. Elle s'est accrochée à moi, ses bouclettes ont valsé contre mon oreille. Marnie a traîné les pieds en ronchonnant. « C'est pas juste, elle faisait. J'ai même pas eu le temps de m'amuser. » Elle s'est agenouillée pour renouer son lacet. « Si tu

te dépesses pas, tu vas rester toute seule », lui a lancé sa sœur par-dessus mon épaule.

Alma a écrasé sa cigarette, le petit venait de se rendormir. Tout le monde a réintégré la voiture et nous avons repris le voyage. Sur l'*autovia* qui traverse le désert de Leida, les enfants ont commencé à dégoupiller. Marnie, à qui les injustices sociales étaient en train de donner une conscience politique, s'est mise à lécher la joue de sa sœur. Ce geste contestataire a déclenché une alarme anti-intrusion qui n'avait pas été livrée avec la voiture. Elle était si stridente que j'ai cru qu'on me vissait le son directement dans le crâne.

« Laquelle des deux veut avoir affaire à moi ? » a crié Alma qu'exaspéraient ces conflits entre sœurs. Une agression et une pleurnicherie de filles, deux stéréotypes culturels dans sa propre famille et à l'ère du FUCK, c'était inadmissible.

Je lui ai posé une main sur la cuisse et lui ai adressé un clin d'œil. Laisse-moi faire, Alm.

« Regardez, les enfants ! » j'ai fait. Nous étions sur une route rectiligne qui traversait la steppe. Des buissons vérolaient la chair livide de la terre. Devant nous, figée sur une falaise, une silhouette immense et noire nous fixait.

L'alarme anti-intrusion s'est interrompue net.

« C'est quoi, papa ? a fait une petite voix calme.

– Un taureau, ma chérie.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– Il nous regarde.

– Il est méssant ?

– Non, mais il vaut mieux ne pas faire de bruit. »

Dans le rétroviseur, j'ai vu qu'elle encaissait l'information avec sérieux. Les yeux rivés à la silhouette publicitaire géante du Taureau Osborne, elle réfléchissait à ce monstre de sept mètres de haut qui surveillait notre passage sur cette route désolée. Elle avait l'air de juger prudent de ne pas le déranger.

« N'importe quoi, a fait Marnie.

– Ssssut ! a fait sa sœur. Il va sarzer.

– N'importe quoi. Il est même pas vrai, ce taureau.

– Bien sûr que si », j'ai fait, prêt à vendre chèrement la peau de mes tympans.

Alors a commencé une longue controverse sur l'authenticité du Taureau Osborne qui nous a tenus bien après que le Taureau Osborne eut disparu derrière nous, bien après que nous eûmes quitté la steppe blanche, loin, très loin après Saragosse. La polémique a duré jusqu'au

moment où, dans un désert planté d'éoliennes, le ciel s'est d'un coup assombri, des nuages mauves, anthracite, se sont mis à cracher des éclairs, à vomir des grêlons, à gronder des coups de tonnerre de fin du monde, ce qui était beaucoup plus authentique, beaucoup plus inquiétant, beaucoup plus menaçant pour nos tympanes et pour le reste que le Taureau Osborne et même que l'alarme anti-intrusion que tout le monde dans cette petite voiture commençait maintenant à salement regretter.

Enfin, tout le monde, c'était vite dit.

« Mais le taureau, papa. Il va revenir ? » demandait Lilirose qui refusait de changer de sujet. Une pluie diluvienne s'abattait avec fracas sur le pare-brise.

« Ce que tu peux être bête ! a fait Marnie. Mais qu'est-ce que t'as dans la cervelle ? Puisque je te dis qu'il existe pas ! »

J'ai dû piler au bord de la route. La voiture était ballottée par la tempête, un rideau blanc de grêlons effaçait le paysage, criblait les vitres, le capot et le toit dans un vacarme assourdissant. Alma s'était raidie et gardait le silence.

« Si, il existe, le taureau, a tranché Lilirose. Papa, y a dit. »

Dix minutes plus tard, le vent avait chassé les nuages et le soleil était réapparu. J'ai remis le moteur en marche. Les paupières closes, Lino tirait hardiment sur sa sucette. Il ne s'était pas réveillé.

Nous avons fait une nouvelle pause après Calatayud pour faire le plein d'essence. La station-service était isolée au milieu des vignes et des arbusteraies. Une route ocre rouge y menait sur une terre couleur crème. « *Full ?* » m'a demandé le pompiste en mimant le niveau du réservoir. « *Fuel* », j'ai répondu en mimant un hydrocarbure à indice d'octane élevé. Dans la boutique, deux flics de la Guardia civil regardaient *Grease* sur un écran de télé mural. John Travolta miaulait et se déhanchait sur une Ford De Luxe dans une langue où tous les mots finissaient en « o » et en « a ». Je n'y comprenais rien, c'était formidable. Nous étions en Espagne.

4

Nous nous sommes arrêtés en fin de journée à Nuévalos, un petit village coincé entre un lac et une falaise calcaire. Le premier hôtel que nous avons rencontré s'appelait Las Rumbas. Il se trouvait non loin d'un monastère cistercien.

« Tu veux que j'aïlle voir ? j'ai demandé à Alma.

– Pourquoi ? elle a fait. Tu crois que j'en suis pas capable ?

– Pas du tout, j'ai dit. Je croyais que t'étais fatiguée.

– Fatiguée ? Pourquoi fatiguée ? »

Elle me jetait un regard soupçonneux.

« Fatiguée, parce que je suis une femme ?

– Vas-y, j'ai fait. Je garde les enfants, pas de problème. »

Elle y est allée comme je l'espérais. Je détestais demander le prix de quoi que ce soit. L'idée même d'avoir à négocier me mettait en transes.

Alors marchander dans une langue étrangère, n'en parlons pas. Je me serais présenté à la réception, le visage concentré, l'index levé, avec une phrase toute prête, piochée dans le guide de voyage. *Hola, señorr ! Coual es el prrrrecio dé oun camarrra, porrr faborrr ?*

Comme tous les réceptionnistes de tous les pays du monde, le type m'aurait répondu un truc imbitable. Je serais resté interdit, mon index pathétique suspendu dans l'espace. *Qué ?* Puis, je serais ressorti, l'oreille basse, avec une réservation d'une piaule pourrie à un prix exorbitant que j'aurais été incapable de communiquer à Alma.

« Tu ne sais pas combien on va payer, Hank ? » elle m'aurait lancé avec un air goguenard.

Voilà pourquoi je préférais l'y envoyer à ma place. Alma se débrouillait même dans les langues qu'elle ne parlait pas et son bagout commercial était irrésistible. Grâce à elle, nous nous sommes retrouvés dans une chambre confortable pour un prix modique et personne n'avait perdu son honneur dans la négociation. Il y avait assez d'espace pour le couchage pliable du petit, un lit matrimonial et deux lits superposés aux montants orange vif. Marnie s'est précipitée pour prendre possession du plus haut et

s'est plongée illico dans la lecture d'un album d'Achille Talon.

« Pouta c'est toujours elle qui décide ? » a objecté Lilirose.

J'ai senti venir la menace.

« Tu choisiras demain, ma chérie. »

Monsieur Bons Offices, spécialiste des pour-parlers difficiles, c'est comme ça qu'on m'appelle.

« Alors moi, j'ai le dât de dormir avec toi », elle a fait.

Elle a posé son sac à doudous sur le matelas deux places.

« Le droit ? Comment ça, le droit ? j'ai demandé.

– Marnie, elle a le dât de dormir en haut.

– Oui ?

– Alors moi, j'ai le dât de dormir avec toi.

– Il n'en est pas question. Et ta mère ?

– Elle a qu'à dormir en bas. »

Lilirose prétendait qu'elle aurait trop chaud si elle couchait sous le lit de sa sœur, que sa mère avait toujours froid et que donc elle avait le dât de dormir avec moi. Je n'ai pas réfuté ses arguments. J'ai nié tout le projet en bloc. Aussitôt une alarme anti-intrusion s'est déclenchée dans la pièce.

« Que se passe-t-il ? s'est inquiétée Alma en arrivant. On l'entend depuis le rez-de-chaussée. Il y a des clients qui croient à une alerte à la bombe.

– C'est rien, j'ai fait en poussant Lilirose devant moi. Un conflit territorial, je m'en occupe. »

J'ai fait entrer la petite dans la salle de bains. Elle continuait d'émettre des sons stridents et atroces. « Veux dormir avec toi ! Veux dormir avec toi ! Veux dormir avec toi ! » Elle gueulait à tue-tête, les lèvres en bouche d'oléoduc, la lulette chauffée au rouge.

« Tu as le dât de crier, ça, oui, tu as le dât, j'ai fait.

« Mais pas celui de nous détruire les oreilles.

« Ni le système nerveux. »

J'ai refermé la porte. « Préviens-nous quand tu seras calmée », j'ai ajouté. J'ai regardé sa mère. Sa mère m'a regardé. Incroyable comme cette salle de bains était bien insonorisée. On n'entendait plus rien. Plus le moindre décibel. T'es sûr qu'il n'y a rien de dangereux là-dedans ? m'ont demandé les yeux de sa mère. Allons donc, tu plaisantes, rien de plus sécurisé qu'une salle de bains, ont répondu mes yeux.

Nous nous sommes rués ensemble sur la porte. C'est vrai, quoi, rien de plus dangereux qu'une salle de bains, nous n'étions pas du genre à plaisanter avec ça.

Lilirose s'est retournée, l'air étonné.

Ses grands yeux verts étaient secs, son visage était lisse. Elle était juchée sur une chaise et peignait ses bouclettes avec une brosse à cheveux.

« Tu vois, j'ai fait à sa mère. Pas de quoi s'affoler. Allez, viens, Marnie, on va décharger le coffre. »

Marnie était absorbée par sa bande dessinée et n'avait pas envie de sortir. J'ai dû m'énerver pour la forcer à descendre. La réticence de cette gamine à prendre l'air et faire un peu d'exercice m'était incompréhensible.

« C'est les vacances, ma chérie, j'ai lancé dans l'ascenseur. On va bien rigoler ! »

La malle contenait quatre-vingt-dix couches, cent quarante-quatre lingettes, dix litres de lait, un gros carton de provisions. Marnie maugréait entre ses dents chaque fois que je lui passais quelque chose. Il y avait aussi un lit et une poussette pliables, un sac de jouets, un autre de doudous, un ballon, une trottinette et une mallette de bandes dessinées, et bien sûr les bagages

proprement dits : un panier et une énorme valise que nous devons porter à deux.

Quand nous sommes remontés dans la chambre, le petit ventre rebondi de Lilirose prenait son bain avec le glabre Jean-Marie. Jean-Marie était son poupon, son enfant, son élève, son porte-parole, son souffre-douleur, la chair de sa chair, le plastique de sa plastique (il était tout aussi rebondi qu'elle). Elle l'appelait Djan-Mâyi et ne s'en séparait jamais.

À côté d'elle, Lino, hilare, jouait aux percussions avec une cuillère sur des boîtes Tupperware. Alma les surveillait l'un et l'autre en réparant la poussette à laquelle manquait un boulon. Elle ne connaissait rien au bricolage ni à la mécanique, mais les vis, les mollettes, les trucs en fer, les machins qui résistent l'aimaient. Entre ses mains, tout s'agençait, s'emboîtait, s'accordait comme par miracle. Elle bidouillait pendant un quart d'heure, vingt minutes, et cela s'achevait invariablement par les mêmes mots : « Et voilà, c'est fait. »

Avec moi, rien de tel : ce n'était jamais fait et cela restait à faire. Nous nous complétions admirablement.

Nous avons dîné au restaurant de l'hôtel. Lino, qui s'était rempli la panse avec un biberon

de deux cent cinquante, ne supportait pas de nous voir d'en bas depuis sa poussette. J'ai été obligé de le garder sur les genoux et de manger à trente centimètres de la table pour l'empêcher de plonger ses menottes dans l'assiette. Il tentait de saisir ma fourchette avec des cris de joie chaque fois que je la portais à ma bouche.

« Il est trop drôle », a fait Marnie.

« Il est kro mignon », a fait Lilirose.

« Mais moins que Djan-Mâyi », elle a ajouté.

Après le dîner, nous nous sommes promenés dans le village et j'ai joué avec les enfants. Nous étions des aventuriers dans une jungle hostile. Nous traversions les trottoirs à gué en évitant les carreaux noirs, trous sans fond où nous risquions de sombrer. Leurs bordures se transformaient en ponts jetés sur des précipices. Les rigoles regorgeaient de piranhas. L'asphalte se faisait fleuve, piège infesté de crocodiles. Alma suivait, poussant le petit, tout en fumant une cigarette. Près d'une église, un troupeau de brebis mastiquait et nous observait d'un air morne.